
SERMON IX.

LE RENONCEMENT A NOUS-MÊMES.

II.° SERMON SUR Matt. XVI, 24.

*Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce
à lui-même et se charge de sa croix.*

D'où vient, M. F., que ce dévouement de l'homme tout entier à son Dieu, ce dévouement, le plus noble et le plus touchant caractère de la religion de Jésus est précisément ce qu'on en ai-

me le moins? D'où vient que cette vertu qui, du moins dans la théorie, doit plaire à notre âme dont elle flatte la générosité naturelle, est précisément celle qu'on cherche sans cesse à modifier, ou dont on repousse l'idée? Ce n'est pas seulement parce que les passions, dont elle demande le sacrifice, murmurent en secret contre elle : les passions se soulèvent contre d'autres points de la loi et ne réussissent pas de même à les obscurcir. C'est surtout parce qu'on la voit sous un faux jour, qu'on la peint de fausses couleurs. On attache au devoir du renoncement l'idée d'un effort contre nature, d'une dévotion austère et minutieuse, ou bien d'une lutte pénible, d'une existence triste et languissante; deux illusions que je me suis proposé de combattre en traitant ce sujet. J'attaquai la première dans un discours précédent. Je vous montrai que renoncer à soi-même, ce n'est point abjurer les affections naturelles, mais les régler par une passion plus noble, et les soumettre à l'amour de Dieu, que c'est lui sacrifier l'orgueil de l'esprit, l'orgueil du cœur, l'attachement à la volonté propre, l'impatience dans les adversités et les douleurs; tout ce qui dans le monde, dans les créatures, en nous et hors de nous, s'oppose à sa volonté ou balance son empire; en un mot, que c'est faire régner l'amour

de Dieu sur les ruines de l'amour-propre et des passions. Vous avez vu que c'est de la nature même de l'homme que découle la nécessité du renoncement, que c'est le renoncement qui le fait monter au degré le plus éminent dans l'échelle des êtres, et qui fait les héros de la vertu chrétienne. Aujourd'hui, considérant ce devoir sous un autre aspect, je viens vous entretenir du bonheur qu'il fait goûter.

Dieu veuille adresser lui-même sa parole à vos cœurs. Ainsi soit-il.

Le devoir du renoncement n'est pas seulement en harmonie avec l'âme de l'homme; il est de plus parfaitement convenable à sa situation sur la terre; il est pour lui la route la plus sûre du bonheur. Mais quoi! direz-vous ici, renoncer à soi-même, porter sa croix, est-ce donc là le moyen d'être heureux? Oui, M. F., parce que c'est le moyen de goûter la paix et avec elle les plus pures jouissances.

I. Je dis d'abord *la paix*. Cette paix que nous poursuivons sans cesse nous fuit toujours, et ce qui nous la ravit, n'est-ce pas les passions, l'orgueil, l'attachement au monde et aux créatures, ou ce qui est la même chose, l'égoïsme, l'amour déréglé de nous-mêmes? Car c'est par rapport à nous-mêmes et à nos plaisirs que nous aimons

les objets du monde. Voilà ce que vous avez senti plus d'une fois, au moins confusément. Suivez cette réflexion : approfondissez cette pensée ; vous serez conduits nécessairement à la conséquence que réprimer cet attachement excessif, modifier cet amour, renoncer à nous-mêmes enfin, c'est le moyen d'acquiescer la paix.

Quelles peines ne nous cause point l'orgueil de l'esprit ? Dans quel labyrinthe, dans quel abîme l'homme n'est-il pas conduit par cette témérité qui veut juger de tout, par cette curiosité présomptueuse qui veut pénétrer les plus hauts mystères ? Il entre, pour s'y perdre, dans le vaste champ de l'infini où l'on n'aperçoit ni sentier ni limites, où aucun mortel ne peut le guider : ébloui par des objets qu'il ne nous est pas donné de fixer, les yeux de son entendement s'obscurcissent ; sa vue se trouble ; ses forces s'épuisent par la fatigue d'un essor trop audacieux. Semblable à l'imprudent dont la tête vient de heurter contre l'angle d'un édifice, et qui croit voir l'édifice entier chanceler, il ne distingue plus rien : le faux, le vrai, le certain, l'incertain se confondent pour lui : le doute et l'anxiété viennent faire son supplice.

Tourmens de l'orgueil du cœur plus cruels encore ! Désirs, projets, prétentions chimériques, sui-

vies de mécomptes amers ! Fierté humiliée par les autres hommes, qui sont loin d'avoir pour nous l'admiration, l'estime, les égards auxquels nous prétendons, car le tribut que nous en recevons est d'autant plus chétif que nous nous en payons un plus grand à nous-mêmes ! Fierté démentie par notre propre conscience qui nous donne, malgré nous, la juste mesure de notre mérite ; qui nous rappelle des devoirs négligés, peut-être des actions honteuses, un contraste odieux entre les principes de vertu que nous étalons et ce que nous faisons en secret ! Inquiétudes sur l'avenir, l'avenir éternel, qui viennent nous glacer quelquefois au milieu de notre apparente sécurité, comme le serpent qui lève sa tête et fait entendre son sifflement terrible au milieu du calme de la nature !

Angoisse des passions, fièvre de l'attente, vide ou désespoir suivant le succès ou la perte ! Supplice même des affections du cœur trompées par l'abandon, l'absence ou la perte des objets que nous aimons, par leur ingratitude, leur froideur, leur négligence, par un défaut de confiance, que sais-je ? par une sensibilité moins vive que la nôtre, par quelque différence dans la façon de voir ou de sentir ; car, hélas ! qu'il faut peu de chose pour blesser douloureusement notre cœur,

quand follement épris des créatures , il se cherche lui-même en elles , quand il demande une satisfaction infinie et la plénitude de son repos à des êtres finis et imparfaits !

Tourment des contradictions , des résistances qu'éprouve notre volonté sans cesse gênée , et dans les grandes occasions , et dans les petites ; par nos supérieurs , nos inférieurs , nos égaux , nos amis , nos ennemis ; par les hommes , par les choses , les saisons , les élémens ; par la nature entière ! Où est l'homme qui , durant l'espace d'un seul jour puisse faire sa volonté , employer son temps , disposer de sa personne , comme il l'a résolu ? Où est l'homme qui voie un seul jour s'écouler sans éprouver quelque contrariété plus ou moins sensible ? Et quel supplice que ces contrariétés pour celui qui a fait de sa volonté une puissance devant laquelle tout doit fléchir !

Mais encore que deviendra celui qui ne sait pas renoncer à lui-même , que deviendra-t-il au milieu des croix et des souffrances qui se trouvent partout , qui font le tissu de notre vie , ou se mêlent du moins à nos jouissances pour les ternir , comme le ver qui ronge la fleur , comme l'épine acérée qui se cache sous les feuilles ? Ces croix et ces souffrances , il les repousse en vain ; il ne fait que les rendre plus douloureuses par sa

résistance, par son impatience : le fruit de cette lutte inutile qu'il soutient contre elles, c'est de le priver des consolations que le Seigneur y auroit attachées.

Voilà la situation de l'homme de la nature, dont Jésus n'a pas réglé, régénéré le cœur. Voilà ses peines. Elles seront d'autant plus vives que son orgueil sera plus exalté, sa volonté plus inflexible, son attachement aux choses périssables plus véhément.

Voyez maintenant comment le renoncement que prescrit Jésus, apaise toutes ces agitations. Il nous dégage de ces ronces qui nous arrêtent et nous blessent. Il rompt les fils par lesquels les créatures entraînent et secouent notre âme. Il la tire de ce tourbillon terrestre pour la transporter dans une région élevée, pure et calme. Oui, dès qu'il renonce à lui-même, le chrétien jouit de la paix. Il jouit *de la paix de l'esprit*. Après avoir employé toutes les forces de sa pensée, toutes les clartés de sa raison à examiner les preuves de la foi, il croit avec assurance sur la parole de Dieu même. Il est satisfait de ne pas tout comprendre, parce qu'il sait que tout ne doit pas être compris, et que *les choses cachées sont pour l'E-*

ternel (1) Il ne s'égare point ; il ne s'embarrasse point ; il ne fausse point la droiture naturelle de son esprit, et n'altère point son repos par des discussions dangereuses. N'étant plus inquieté sur les détails, il est plus frappé de la grandeur, de la majesté de l'ensemble. Dieu qui se révèle à l'âme simple, lui donne cette foi vive et sensible qui fait le bonheur de ses élus. Convaincu de sa foiblesse, il a pris l'Évangile pour règle de sa vie : Jésus est son guide ; plus d'incertitude et d'irrésolution. Quand on cherche ce qui convient à l'intérêt, il est souvent difficile de choisir un parti, de savoir ce qu'on doit faire. Rien n'est plus simple, plus clair, plus vite décidé pour le chrétien qui n'envisage que le devoir.

Il jouit de *la paix de la conscience*. Cette conscience est tranquille, non qu'il se juge innocent, mais au contraire, parce qu'étant pécheur, il a recours à CELUI qui pouvoit seul offrir une expiation suffisante, au Grand Médiateur qui nous a justifiés par son sang. Sa tranquillité est d'autant plus parfaite, son espérance d'autant plus ferme qu'elle est plus humble, qu'elle n'est point sujette à de fâcheux retours, qu'elle découle d'une source plus pure, et repose sur un fondement plus inébranlable.

(1) Deut. XXIX, 29.

Il jouit *de la paix du cœur*. Les passions, les attachemens, les contrariétés et les peines de la vie, ont d'autant moins de prise sur son repos, qu'il est plus avancé dans la perfection chrétienne, c'est-à-dire, dans le renoncement au monde et à lui-même. Ne croyez pas cependant, M. F., qu'il en aime moins tendrement ceux qu'il doit aimer. Il les aime bien mieux, parce que les aimant pour eux, et non pour soi, il les aime sans caprice et sans exigence, d'une façon égale et pure. Leurs intérêts, leurs convenances vont toujours avant les siennes. Il se dévoue pour eux, et par un effet naturel, il s'attache à eux d'autant plus fortement, qu'il fait plus pour leur bonheur. Cette manière d'aimer, sans retour sur lui-même, est précisément ce qui lui donne le calme, car trop souvent l'amour-propre se parait du beau nom de délicatesse, empoisonne par ses agitations les sentimens les plus doux.

Le sacrifice de sa volonté ne lui coûte point. Cette volonté est accoutumée à céder au devoir.

Il supporte, il aime comme un utile exercice les contrariétés de la vie qui rendent cette volonté toujours plus flexible, et nous aident à la dompter toujours mieux. Il ne s'étonne point des revers. Eh ! que lui ôtent-ils ? Des biens auxquels

il ne s'est pas attaché, dont tous les jours il offre le sacrifice. Je vous le demande, l'adversité a-t-elle beaucoup de prise sur un homme que le plaisir n'a point amolli, qui s'est accoutumé de bonne heure à commander à ses sens, à se rendre indépendant de tout ce qui ne touche pas à ses intérêts éternels ? Il ne s'étonne point des croix et des souffrances. Il les adoucit par la seule acceptation qu'il en fait. Il goûte sur un lit de douleur cette tranquillité que perd l'homme qui se révolte, s'agite, et trouble des craintes de l'avenir les intervalles même de bien-être que lui laisse le présent. Souffrir entra dans le plan de vie du chrétien. Il n'éprouve aucun mécompte ; il connoît la vertu salutaire des peines, et il ne voudroit point s'en affranchir. Son Sauveur n'a-t-il pas souffert. N'a-t-il pas dit : *Heureux ceux qui souffrent* (1). *C'est par beaucoup d'afflictions qu'il faut entrer dans le royaume des cieux* (2) ? N'est-ce pas dans les jours de la douleur que plus semblable à Jésus, il s'unit à lui plus intimement ? N'est-ce pas alors que le Dieu qu'il adore répand sur ses plaies le baume divin de sa grâce ?

Ah ! M. F., quel bienfait de la religion d'é-mousser ces épines de la vie que la main des

(1) Matt. V, 5.

(2) Act. XIV, 22.

puissans de la terre n'est pas assez forte pour arracher ! Quel bienfait d'alléger ces croix inévitables dont nous sommes chargés, et de nous y faire trouver une douceur secrète ! Que le jeune homme qui porte dans son cœur la plénitude de l'existence, la riante et trompeuse image d'un heureux avenir, ne sente pas l'étendue d'un tel bienfait, je le conçois ; mais celui qui a parcouru la moitié de la carrière, celui qui a déjà goûté cette lie qui se fait sentir quand on a bu quelques traits dans la coupe de la vie, ne viendra-t-il pas à Jésus comme au seul docteur qui peut lui enseigner les secrets qu'il a besoin de connoître ? Ne viendra-t-il pas à CELUI qui peut le conduire à la paix par l'acquiescement aux souffrances, et au bonheur par le renoncement ? Oui, M. F., *au bonheur*, car c'est trop peu de parler de paix ; et c'est de ce bonheur et des jouissances dont il se compose, qu'il me reste à vous entretenir.

II. C'est une vérité peu connue et néanmoins assurée que nos momens les plus heureux naissent d'ordinaire au sein des peines, et sont presque toujours unis à quelque sacrifice. D'où vient cela, M. F. ? C'est qu'alors, déprise des faux biens qui l'amuse sans la satisfaire, notre âme jouit d'elle-même, de sa force, de sa sensibilité, de ses facultés les plus précieuses. Il y a tant de

délices pour nous à la sentir s'élever et s'agrandir, que nous aimons le souvenir de tout ce qui nous a profondément émus, fût-ce même avec un mélange de douleur ; le souvenir de tout ce qui a produit chez nous quelque sentiment énergique et nouveau. C'est encore parce qu'alors cette âme suit son penchant le plus fort , le plus doux, qui la porte à sortir d'elle-même pour vivre dans un autre, noble instinct qu'elle a reçu du Créateur, et qui fut destiné à l'élever à lui.

Tel est le charme du dévoûment, du renoncement à soi, que lors même qu'il s'applique aux créatures, ses jouissances surpassent encore tous les autres plaisirs. J'en appelle à vous, M. C. F. ; j'en appelle à tous ceux qui ont une âme. Rappelez-vous ici le plus beau moment de votre vie ; je ne crains pas d'assurer qu'il fut marqué par un sacrifice ; sacrifice fait à la patrie, à l'amitié, à la nature aux objets quelconques de nos affections. Or, si telle est la douceur du renoncement, quand il s'exerce envers des êtres qui savent rarement l'apprécier et nous en tenir compte, que sera-ce quand il aura pour objet CELUI qui peut, qui doit seul remplir notre cœur tout entier !

Ah ! peignez-vous, essayez de vous peindre la situation du chrétien, je ne dis pas seulement du chrétien supérieur à toutes les créatures par la

paix de l'âme ; et quel marché ne ferions-nous pas déjà en échangeant contre cette paix tout ce que le monde peut donner ! mais je dis la situation du chrétien vivant pour l'Être tout parfait, lui prouvant dans tous les instans de sa vie son amour et son dévouement ; vivant pour son Maître enfin, pour son Maître qui *l'a aimé le premier* (1) ; vivant pour Jésus qui est mort pour lui. Comparez son bonheur avec celui que peuvent donner, je ne dirai point les jouissances criminelles, j'aurois trop d'avantage ; non, je ne vous offrirai point la peinture des plaisirs brutaux que goûte une âme avilie, souillée de la fange du vice et blessée par le remords. Je parle de ces douceurs innocentes que la vie peut offrir, que la religion n'interdit pas, qu'elle nous permet à certain degré, mais que se proposent pour unique fin ceux qui, ne sachant pas chercher leur bonheur en Dieu, ont cependant de l'aversion pour les excès ; distractions, fêtes, plaisirs des sens, commodités de la vie, qui composent la félicité aux yeux du commun des hommes. Ces jouissances ont de la réalité sans doute ; mais à quelle distance ne demeurent-elles pas de celles

(1) 1 Jean IV, 10.

du chrétien ! L'âme qui s'y livre, bercée mollement comme dans un songe, amusée par mille objets, s'oublie elle-même. Elle sent pourtant d'une manière confuse que sa grande destination n'est point remplie, qu'elle perd sa force et son ressort. Au récit d'une action noble et grande, au récit des hautes vertus du fidèle, un sentiment prompt et amer lui dit, qu'elle n'en seroit point capable. Elle se rendort, mais elle se réveille par intervalles, et ce réveil est toujours pénible. Et quand rien ne l'arracheroit à ses jouets, au moins ne connoitra-t-elle jamais cette heureuse émotion, ces nobles tressaillemens, cette exaltation divine qui se font sentir à celle du chrétien lorsqu'animé du feu sacré de la vertu et de la foi, il accomplit quelque sacrifice; lorsque marchant sur les traces de son Maître, il s'avance dans la belle carrière de la perfection.

Et son âme ne jouit pas seulement de sa propre excellence, du bonheur de s'épurer, de s'agrandir : cette jouissance ravissante est absorbée par une jouissance mille fois plus délicieuse encore, celle de s'identifier avec le plus parfait des êtres, de s'unir à Dieu, de se perdre en Dieu, de n'exister que par lui et pour lui, de pouvoir dire avec l'apôtre : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ*

qui vit en moi (1). Voilà sans doute le plus noble trait de la félicité du chrétien ; mais peut-être, par sa sublimité même, il est trop supérieur à notre foiblesse : peut-être n'est-il pas donné à tous de pouvoir le comprendre et l'apprécier.

Jetez du moins les yeux sur un dernier trait de ce tableau. Voyez comment ce dévouement sans réserve du chrétien donne à sa foi ce degré de vivacité qui fait le charme de la vie. C'est pour lui seul que l'espérance peut déployer tous ses trésors. Cette espérance, toujours menteuse quand elle colore les choses de la terre, cette *espérance ne confond point* le fidèle, parce que suivant une belle expression de l'Écriture, *l'amour de Dieu est répandu dans son cœur par le Saint-Esprit* (2). A mesure que le monde matériel a moins de prise sur lui, le monde spirituel se dévoile à ses regards. A mesure que son imagination se débarrasse des objets terrestres, les objets célestes viennent s'y peindre de couleurs plus belles et plus éclatantes.

Royaume de lumière ! Paix que rien ne peut troubler ? Joie que rien ne peut tarir ! Société des bienheureux ! Gloire éternelle ! Félicité sans mesure et sans fin ! Que manque-t-il à ces objets

(1) Gal. II, 20.

(2) Rom. V, 5.

pour transporter notre âme? Rien, sans doute ; mais il manque à notre âme d'être capable de les voir, de n'être pas obsédée de mille fantômes vains, qui forment comme un brouillard épais qui les lui dérobe. Aussitôt que ce brouillard se dissipe et que nos yeux sont dégagés du bandeau charnel qui nous aveugloit, la religion nous montre ces beaux objets : ils nous ravissent et nous donnent un avant-goût de la félicité suprême. Alors le fidèle est *déjà ressuscité, déjà assis dans les cieux en Jésus-Christ* (1).

Chrétiens, après vous avoir entretenus d'un si noble sujet, je bénirai le Seigneur si un petit nombre de ceux qui m'écoutent ont goûté ces vérités, et sont disposés à les prendre pour règle de leur vie. Je bénirai le Seigneur, si le grand nombre les a comprises, si vous en avez tous été frappés, si vous en conservez la mémoire, n'eussent-elles pas aujourd'hui d'autre effet. Echauffée par le soleil de la grâce, cette semence précieuse peut germer dans les âmes et s'y développer un jour. Je bénirai le Seigneur enfin, si cette méditation vous fait admirer avec moi la religion de Jésus, qui sous des déclarations austères et pres-

(1) Ephés. II, 6.

que effrayantes, cache de telles douceurs. A l'opposé du monde dont les promesses sont flatteuses, et dont le salaire réel n'est qu'angoisse, tourment d'esprit, elle annonce des souffrances, et donne la plus pure félicité, la seule félicité solide et véritable. Étonnante religion ! Elle dit : *Heureux ceux qui pleurent* (1), et c'est par les afflictions en effet qu'elle nous conduit au bonheur ! C'est par l'humiliation qu'elle mène à la gloire ! C'est en nous faisant accepter le joug qu'elle nous affranchit ! C'est en nous commandant de nous oublier qu'elle sert nos plus vrais intérêts ! C'est par les privations qu'elle nous procure les plus délicieuses jouissances, et jamais nous ne vivons mieux pour nous-mêmes que quand elle nous fait vivre pour Dieu !

Cessons donc, chrétiens, ah ! cessons de redouter ce haut degré de vertu, auquel Jésus veut nous conduire. Ne nous effrayons plus des sacrifices et du dévouement qu'il exige. C'est dans ces sacrifices mêmes et ce dévouement que nous trouverons la paix et la joie. Ces épines qui nous blessent, ces ennemis qui nous attaquent, ces pièges qui nous embarrassent sont à l'entrée de la carrière : encore quelques pas et nous les ver-

(1) Luc VI, 21.

rons disparaître, et nous éprouverons qu'on n'est heureux ici-bas qu'en se donnant à Dieu sans partage.

Fidèles, c'est à vous d'achever et de mettre le sceau par votre exemple aux vérités que j'ai prêchées. C'est à vous de donner quelque succès à mes discours. Que les hommes vous voient goûter cette félicité, pratiquer cette haute vertu ; ils en sentiront le prix. Une piété imparfaite, au contraire, vous serviroit de peu de chose, et n'avanceroit point la gloire du Seigneur. Elle laisse le cœur dans le trouble parce qu'elle lui laisse ses faiblesses et ses combats. Elle est quelquefois en scandale aux hommes au lieu de les édifier, car les hommes toujours blessés de l'inconséquence, toujours frappés de la moindre opposition entre les principes et la conduite, n'aperçoivent que ses taches et ses défauts. Purifiez donc la vôtre en répondant à l'invitation de Jésus. Faites luire votre lumière aux yeux du monde. Vivre pour Dieu, c'est vivre pour ses frères. Renoncer à soi-même, c'est se dévouer à leur bonheur. Arrachez donc de votre âme les dernières racines d'égoïsme, d'orgueil, d'attachement aux choses périssables. Déployez devant ceux qui vous entourent cette charité qui fit jadis triompher la croix. Montrez-leur dans vos

actions la sublimité du dévouement évangélique, et sur votre front la sérénité céleste qu'il fait goûter. Alors vaincus par un charme irrésistible, ils ne disputeront plus avec Jésus. Ils voudront appartenir à CELUI qui sait sanctifier l'homme et le rendre heureux.

O Jésus! o mon Maître! à qui irions-nous qu'à toi? Toi seul as pu faire entendre à l'univers cette invitation touchante : *Soumettez-vous à mon joug et vous trouverez le repos de vos âmes.* Toi seul as pu dire aux disciples fidèles qui renoncoient à tout pour te suivre : *Quiconque aura quitté pour l'amour de moi ses maisons, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfans, recevra dès ici-bas le centuple, et de plus héritera la vie éternelle* (1).

Puissions-nous, ô puissions-nous tous céder à tes invitations, et faire ainsi l'heureuse expérience de la vérité de tes promesses. Amen.

(1) Matt. XI, 19. Luc XVIII, 29. 30.